



## APPEL A JEANNE D'ARC !

A mon Père.

O Sainte Jeanne d'Arc, ange de délivrance,  
Vierge apparue au jour du suprême danger  
Qui sur son conquérant a reconquis la France  
Et chassé de son sein le vainqueur étranger.  
N'as-tu pas de là-haut, vu ta chère Patrie  
Livrée encore aux mains d'un nouvel ennemi,  
Et sais-tu qu'elle attend, depuis vingt ans meurtrie,  
Un miracle de Domrémy.

Ah ! Si tu ne peux plus héroïque Bergère  
Revenir écouter aux Bois-Chenu tes voix,  
Ni marcher en avant tenant haut la bannière,  
Ni brandir, triomphant, ton glaive de Fierbois,  
Reprends du moins au Ciel l'œuvre réparatrice,  
Car l'Alsace-Lorraine a soif d'un rédempteur  
Va jusqu'à Dieu, pour nous, Belle Libératrice  
Implorer un libérateur

J.-B.-A.-L. LEYMARIE.



## QUELQUES NOTES SUR ROBERT SCHUMANN

Tel que l'indique l'entête de cet article, ceci n'est nullement une étude approfondie, mais seulement quelques notes, quelques "réflexions" personnelles suggérées par une œuvre impérissable du maître Robert Schumann que j'ai essayé d'exprimer, et je n'ai assurément pas la prétention de vouloir en dévoiler le vrai sens musical. Si j'ai été téméraire, pardonnez-moi, je n'ai d'excuse que mon admiration et mon enthousiasme sans bornes. Ceci dit pour l'acquit de ma conscience, je procède.

Robert Schumann fut bien l'un des musiciens les plus "idéalistes" des temps modernes. Le terre-à-terre de certains "faiseurs de musique" dont il eut à combattre l'influence néfaste, lui déplaisait souverainement. Il semble que son mot d'ordre ait été toujours de porter la vue "en haut." Simple dans ses moyens d'expression, toujours il l'est, et c'est pour cela qu'il est si "vrai," jusque dans ses moindres œuvres,

Mais la page où se montre tout entier lui-même, c'est bien, il me semble, dans cette sonate en fa dièze mineur. Dès le début de la sonate on le voit en lutte contre le trivial, contre tout ce qui est vide de sens, et les premières notes nous disent assez comme il en souffre. En effet, quel déchirement dans ces dissonances, comme tout son être en est ébranlé ! Et après cette introduction nous voilà transportés dans la mêlée : ce thème toujours repris, comme il l'est, pour finir, sans arrêt, sans relâche presque, et ces quelques notes qui lui sont superposées, comme autant d'appels, de cris de détresse éperdument jetés, comme tout cela indique bien une lutte incessante, acharnée. Un moment, il se réjouit—c'est l'entrée du second thème.—il entrevoit déjà l'heure où il contempera son œuvre, dans l'extase qui va suivre. Ce ne sont que les prémices pourtant, et déjà quelles délices ! Mais ce n'est qu'un coin du ciel qu'il éclaircit en passant, car c'est encore l'heure du combat. Puis vite il réprime en lui ce bonheur entrevu, et ainsi il va, luttant toujours, bravant tout,—et avec quel emportement, il le dit lui-même : "passionato"—jusqu'à ce que, à la longue, le héros semble fatigué. Il a un retour sur lui-même, les notes douloureuses du début reviennent mais avec une teinte de mélancolie qu'elles n'avaient pas au commencement. Et il continue, mais bientôt avec moins d'impétuosité. Ce second thème qui tout à l'heure était sa joie, il le reprend maintenant, mais c'est en mineur : les notes tombent, on dirait qu'il pleure, tant il est triste. Peu à peu le silence se fait, son âme se calme. Le ciel s'éclaircit, un soleil radieux va se lever...

Et voilà cette extase qu'il avait entrevue tantôt. Il contemple maintenant le fruit de ses efforts. Il prie, il chante, et quel chant ! quelle prière ! La musique n'a pas de page plus au-dessus du matériel—plus surnaturelle, je devrais dire. Voilà l'art dans ce qu'il a de plus grand, de plus beau, de plus consolant pour l'humanité souffrante. Quelle pureté dans cette musique, et quelle sereine splendeur ! Aussi, ce n'est pas sans raison que l'auteur dit qu'il faut jouer "sans passion." Oh ! vous qui êtes affligés, sachez que dans cette musique c'est le ciel même, avec ses consolations infinies, qui s'y reflète. Laissez votre âme s'attendrir à ces douces sympathies. Ouvrez votre cœur à cette immense bonté, pour qu'il en puisse garder quelques parcelles. Cela vous soulagera de l'égoïsme effréné du dehors, et sur votre front se posera l'auréole des harmonies divines... Et comme il lui en coûte de se soustraire à ce ravissement. Pour la dernière fois, le beau thème revient, mais il finit sur la dominante, cette fois, pour nous faire entendre, peut-être, que de telles aspirations ne peuvent avoir leur réalisation, leur épanouissement complet, que dans ce séjour idéal qu'il vient de nous laisser entrevoir.

Et puis, tout à coup, la lutte reprend de nouveau, et presque plus sans arrêt jusqu'à la fin. Ou plutôt non, bientôt ce n'est déjà plus une lutte, mais un chant de victoire, bondissant d'enthousiasme. Le vieil ennemi, le Philistin, combattu dans d'autres œuvres précédentes, il est là, rempant, terrassé. La déroute est complète. David est vainqueur ! Mais il a pitié de son ennemi, et il trouve encore pour lui des notes d'une noble bonté. Puis le chant de victoire revient plusieurs fois et s'achève par un immense cri de triomphe.

\* \* \*

Lutte magnifique et noble pour le Beau et le Bien, voilà le résumé de ce chef-d'œuvre, qui est bien le but le plus sublime que l'art puisse se proposer. A l'exemple du formidable Beethoven, qui, de même que l'aigle à l'envergure étonnante, plane sur tous les horizons, avait embrassé toutes les luttes, tant de la vie intérieure que les luttes extérieures, le maître "rêveur" de Zwickau donna aussi dans la mêlée, et ce fut l'un des plus éclatants triomphes dans les annales du grand art. "Mon art c'est ma vie" dit Wagner. Parole profonde et juste que Schumann eût bien pu prononcer avec autant de vérité. En effet, comment supposer que son âme fut restée étrangère à une œuvre qui semble l'image de sa vie même et qu'il

dédia à Clara Wieck, sa femme. Quel pas immense depuis le temps où les musiciens écrivaient pour la royauté, et pour toutes gens—même ceux qui "avaient les oreilles longue", comme l'avouait Mozart lui-même dans une lettre adressée à son père. Ce sont ceux qui ont soif d'idéal, ceux qui souffrent, qui pleurent, ceux qui luttent péniblement pour leur existence, ce sont ceux-là qui ont besoin de vos consolations, ô artistes, et sachez-les en faire la charité. Laissez là vos élucubrations tapageuses, et donnez à l'âme populaire des œuvres où elle se retrouve elle-même, votre gloire n'en sera que plus durable—car, croyez-moi, l'âme populaire a bien plus d'intelligence qu'on semble bien souvent vouloir le croire.

Cette œuvre n'est-elle pas aussi un peu l'image de notre vie à chacun de nous. En effet ce n'est que luttant : lutte pour la vie, lutte pour la pensée, lutte pour la liberté, lutte de la force contre le droit. Et qui de nous n'a eu dans sa vie quelques moments de cette extase qu'a chantée le poète-musicien. Précieux instants où nous avons entrevu le bonheur tel qu'il existe quelque part "en haut," et où notre âme a saisi toute l'éternelle poésie de ces choses que l'or n'a jamais achetées. Ce sont de tels souvenirs qui nous soutiennent et nous consolent dans les heures difficiles. Mais, en somme, la vie c'est la lutte. Oni, luttons toujours, nous aussi, jeunes gens,—quelque faible que soit notre voix—pour le Bien et le Beau, luttons sans cesse pour que le monde garde le peu de poésie et l'idéal qui lui reste et qu'on cherche tant à lui enlever. Ce sera faire œuvre méritoire en même temps qu'œuvre artistique.

JACQUES BONHOMME.

## L'EMPRUNTEUR

Il existait entre Napoléon et ses compagnons de gloire une solidarité intime, réciproque que l'empereur ne démentait jamais. Le souverain savait qu'il lui suffisait d'un mot, d'un geste, pour obtenir de ses grognards, même l'impossible : de leur côté, les vieux braves avaient la conviction que le Petit Caporal ne pouvait rien leur refuser. Entre le chef et ses soldats, s'était comme une communion sublime du cœur et de la foi, les unissant ensemble par un lien moral si solide que la chute du géant dont trembla le monde ne put le briser.

Et puis, l'empereur témoigna à ses soldats une bienveillance si touchante, que le moins hardi n'hésitait pas à s'adresser à lui. Voici un récit où Léon Duportal en rapporte une preuve nouvelle et touchante.

Un matin, le grand maréchal Duroc vint dire à l'empereur qu'un soldat, la figure bouleversée, les yeux gros de larmes, insistait pour lui parler.

—Et la cause de ce désespoir ? interrogea Napoléon.

—Il prétend ne pouvoir la faire connaître qu'à votre majesté.

—Envoyez-le moi sans retard ; la douleur ne doit pas faire antichambre.

Une seconde après, un soldat de la garde, chevronné et décoré, entra dans le cabinet de l'empereur. C'était un grand gaillard, bâti en Milon de Crotonne, à la figure énergique, sur laquelle se peignaient en ce moment tous les signes d'une profonde douleur.

Après avoir fait deux pas, il s'était arrêté, la main à la hauteur de l'œil, la gauche sur la couture de la culotte, droit et fixe comme à la parade, en disant d'une voix que l'émotion rendait tremblante :

—Bonjour, mon empereur.

—Ah ! c'est toi Picard ? dit Napoléon. Que désires-tu, mon ami ?

—Sire...

Un sanglot mal comprimé refoula la parole dans la gorge du troupière.

—Voyons, dit l'empereur de plus en plus bienveillant, approche et remets-toi ; qu'y a-t-il ?

—Il y a, mon empereur, qu'il vient de m'arriver un grand malheur.

Et deux grosses larmes se mirent à couler le long des joues du grognard,